



## Biens Symboliques / Symbolic Goods

Revue de sciences sociales sur les arts, la culture et les idées

7 | 2020

Lire en numérique

---

# Traduire les sciences humaines et sociales du français vers l'anglais

Enjeux, défis et apports

*Translating the Social Sciences and Humanities from French to English: Key Issues, Challenges, and Benefits*

*Traducir las ciencias humanas y sociales del francés al inglés: problemáticas, desafíos y aportes*

Lucy Garnier

---



### Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/bssg/498>

DOI : 10.4000/bssg.498

ISSN : 2490-9424

### Éditeur

Presses universitaires de Vincennes

### Référence électronique

Lucy Garnier, « Traduire les sciences humaines et sociales du français vers l'anglais », *Biens Symboliques / Symbolic Goods* [En ligne], 7 | 2020, mis en ligne le 20 novembre 2020, consulté le 04 mars 2021. URL : <http://journals.openedition.org/bssg/498> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/bssg.498>

---



BIENS  
SYMBOLIQUES  
SYMBOLIC  
GOODS



PRESSES  
UNIVERSITAIRES  
DE VINCENNES

BIENS  
SYMBOLIQUES  
Revue de sciences sociales  
sur les arts, la culture et les idées



A Social Science Journal  
on Arts, Culture and Ideas  
SYMBOLIC  
GOODS

n°7 / 2020

# Lire en numérique *Digital Readings*



PRESSES  
UNIVERSITAIRES  
DE VINCENNES



# Traduire les sciences humaines et sociales du français vers l'anglais

## Enjeux, défis et apports

Lucy Garnier

Je remercie Francesco Manzini, Agnès Souque, Julie Vatain et Elaine Williamson, ainsi que Séverine Sofio et Célia Bense Ferreira Alves de *BSSG*, pour leur relecture attentive de ce texte et leurs remarques avisées sur le fond et la forme.

## Introduction

Dans un contexte où les chercheurs et chercheuses en France font face à une injonction croissante à publier en anglais, la traduction spécialisée des sciences humaines et sociales (SHS) est un métier en plein essor et une activité que j'exerce à plein temps depuis bientôt dix ans<sup>1</sup>. Reflet de la place occupée par la traduction dans ce contexte, les réflexions sur la question se démultiplient<sup>2</sup>, montrant l'importance aussi bien pour les SHS que pour la traductologie d'analyser de près une activité au cœur de la circulation des idées. Or, lorsque l'on souhaite interroger cette pratique davantage du

1. Cet article traite du contexte français et non pas des SHS francophones plus largement, car mes propos sont adossés à ma propre pratique qui concerne presque exclusivement la communauté de recherche en France.
2. En témoignent, par exemple, les activités récentes du [TRACT \(Paris 3\)](#), le séminaire « [Penser en plusieurs langues. Éditer des traductions en sciences humaines et sociales aujourd'hui](#) » à l'EHESS et la nouvelle [Association des traducteurs et éditeurs en sciences sociales](#).



Taylor Institution Library  
Université d'Oxford  
© Lucy Garnier 2018



point de vue de la traduction que de celle de la sociologie et de l'étude des transferts culturels, force est de constater que les cadres théoriques proposés par les *Translation Studies* anglophones ont leurs limites, tout comme ceux de la traductologie francophone. Souvent trop axées sur l'opposition entre traduction littéraire et traduction technique, ces approches ne rendent compte que de manière imparfaite de l'activité intermédiaire qu'est la traduction des textes en SHS. Et en négligeant la spécificité de ce champ, elles ne sont pas à même de rendre compte de l'influence de ce contexte particulier sur les approches traductives possibles.

Les travaux de Karen Bennett – traductrice universitaire travaillant du portugais vers l'anglais – font exception en la matière. Sa thèse, soutenue en 2008, partait de ce même constat et sa recherche a été un véritable tremplin pour interroger ma pratique (voir, en particulier, Bennett 2008, 2012, 2013, 2014). Par ailleurs, c'est également grâce à son travail que j'ai pu me tourner vers un autre champ complémentaire pour encadrer mes réflexions : les nombreux travaux publiés sur l'espace mondial des publications universitaires, ou *Global Academic Publishing* qui permettent de replacer les enjeux de contextes nationaux dans une dynamique plus large. Comme l'écrivent Johan Heilbron et Gisèle Sapiro (2002 : 4) :

En tant que transfert culturel, la traduction suppose d'abord un espace de relations internationales, constitué à partir de l'existence des États-nations et des groupes linguistiques liés entre eux par des rapports de concurrence et de rivalité. Pour comprendre l'acte de traduire, il faudrait donc l'analyser comme imbriqué dans des rapports de force entre des pays et leurs langues, et, par conséquent, le situer dans la hiérarchie internationale.

En interrogeant la spécificité de la traduction des SHS françaises vers l'anglais depuis mon point de vue de traductrice, il m'est d'autant moins possible de faire l'impasse sur ces questions qu'une langue dominante comme l'anglais est en jeu. Ainsi, dans un premier temps, cet article donnera quelques éléments contextuels à cet égard. Puis, le texte se penchera en détail sur les défis à relever lorsque l'on traduit entre des cultures de recherche et des traditions épistémologiques différentes, avant d'aborder, dans un troisième temps, la multiplicité des acteurs et des objectifs en jeu ainsi que leur impact sur le rôle d'une traductrice souvent invisible. Enfin, en guise de conclusion, seront évoqués les risques sur le plan éthique notamment, mais aussi les apports de la traduction en (et pour les) SHS.

## 1. Traduire vers l'anglais : enjeux de pouvoir

### 1.1. La mainmise de l'anglais

La prédominance de la langue anglaise dans le champ des publications universitaires n'est plus à démontrer. Dès les années 1980 et 1990, des études menées sur ce que l'on appelle la *Global Academic Publishing* (ou l'espace mondial des publications universitaires) ont pointé la montée inexorable de ce que Suresh Canagarajah décrit comme « *the anglophone grip on the publishing industry* » (Canagarajah 2002 : 34). Depuis, cette dynamique n'a eu de cesse de s'amplifier. Selon l'auteur, pour des raisons géopolitiques, le statut de la langue anglaise renforce le prestige des revues anglophones et entérine la dominance de la recherche anglo-américaine (40-41).

L'ouvrage de Suresh Canagarajah, qui a travaillé de nombreuses années à l'université de Jaffna au Sri Lanka, rend compte de manière édifiante des obstacles que rencontrent les chercheurs et chercheuses de pays dits « périphériques » (dans le vocabulaire du système-monde) lorsqu'ils et elles ont pour ambition de publier





dans des revues du « centre ». Outre l'aperçu troublant qu'il offre des réalités de la vie et du travail en zone de guerre, l'auteur décrit avec une grande acuité la manière dont les communautés de recherche du « centre » ont internalisé un ensemble de normes discursives qui excluent d'emblée leurs homologues de la périphérie.

Il serait certes difficile de positionner la France à une quelconque périphérie y compris linguistique, en raison à la fois de son poids économique et de la place privilégiée qu'elle occupe dans le paysage international de l'échange intellectuel. Elle fait néanmoins face à un désavantage de taille dans la mesure où, contrairement aux pays scandinaves par exemple, la grande majorité de ses chercheurs et chercheuses ne sont pas en mesure de publier en anglais sans passer par une traduction ou une relecture. D'où la montée d'une activité au cœur du processus que Theresa Lillis et Mary Jane Curry appellent le *literacy brokering* (2006) : celle des spécialistes en traduction universitaire. En tant que *literacy broker* ou intermédiaire, voire médiatrice, entre deux langues mais aussi entre deux cultures de recherche, je fais partie du nombre croissant de personnes impliquées ainsi dans la diffusion de la recherche française à l'international : articles, livres, chapitres et communications orales, mais aussi évaluations d'articles, réponses aux expertises, projets d'ouvrage, appels à communication, sites internet, etc. Autant de textes dont des versions anglaises sont de plus en plus nécessaires.

De multiples motivations sous-tendent l'emploi de l'anglais dans ce cadre et il serait réducteur de vouloir toutes les subsumer sous la notion du pouvoir « mondialisant » exercé par le milieu universitaire anglophone. Parmi mes client·e·s, certain·e·s travaillent dans des champs de recherche nés dans des pays anglophones et dont les revues, comme les colloques, sont minoritaires dans le paysage francophone, tandis que, dans la majorité des autres cas, au-delà de toute stratégie de carrière ou de toute pression institutionnelle, il y a la simple volonté de participer à un dialogue qui dépasse

les frontières et de contribuer à une réflexion internationale sur un sujet donné. À cet égard, on pourrait faire valoir que de tels échanges ont toujours nécessité une *lingua franca* et que si ce rôle est désormais dévolu à la langue anglaise, elle ne fait que prendre la relève d'autres qui l'y ont précédée.

Néanmoins, on ne peut ignorer une réalité plus prosaïque : les chercheurs et chercheuses en France, quel que soit leur domaine, font face à une injonction croissante de publier en anglais et cette évolution n'est pas sans lien avec l'omniprésence de revues anglophones au sommet des classements, situation liée à son tour au poids économique des pays anglophones. Dans un milieu qui tend de plus en plus vers une quantification de la recherche (se rapprochant dangereusement, pour l'ex-universitaire britannique que je suis, de la situation outre-Manche : pour un regard critique sur ce système, voir Sayer 2014), il devient essentiel de publier dans des revues anglophones. Celles-ci sont de loin les plus nombreuses par rapport aux autres langues, et jouissent des meilleurs *impact factors* (Lillis & Curry 2010 : 14-17). Ainsi, demander aux chercheurs et aux chercheuses de publier dans les revues les mieux classées revient à leur demander de publier en anglais (voir notamment Gingras & Mosbah-Natanson 2010).

## 1.2. International = anglais = excellence

Or, cette prédominance de l'anglais concerne également le paysage des publications nationales. En effet, comme l'expliquent Lillis et Curry (2010 : 6), le terme « international » est un *sliding signifier* ou « signifiant mouvant » très puissant qui, dans le champ des publications de recherche, renvoie souvent en réalité à l'emploi de la langue anglaise. Ensemble, « international » et « anglais » indexent l'excellence.

Nombre d'institutions et de revues françaises se tournent donc désormais vers la langue anglaise. Dans leur étude publiée en



2010, Yves Gingras et Sébastien Mosbah-Natanson analysent en détail les raisons qui ont motivé *Population* et la *Revue française de sociologie* à publier des traductions anglaises d'une partie ou de l'ensemble de leurs articles. Sont citées la diffusion de la recherche française à l'international, bien entendu, mais aussi la possibilité d'attirer des contributions de chercheurs et chercheuses étranger·ère·s et de mieux valoriser les revues.

Ces publications sont loin d'être les seuls exemples. Le projet [Cairn international](#) diffuse des traductions d'articles complets mais aussi de résumés depuis 2015 ; la revue [Les Annales](#) publie une version intégralement en anglais ; le site *La Vie des idées* – initiative du Collège de France – dispose de sa version anglaise, [Books & Ideas](#) ; en 2017, l'EHESS a lancé une encyclopédie en ligne bilingue français-anglais, [Politika](#) ; et ce texte-même paraît dans une revue dont les dossiers principaux sont publiés aussi bien en anglais qu'en français.

### 1.3. Enjeux économiques

Enfin, l'anglais joue également un rôle de taille dans l'économie-même de la recherche en France. Dans le contexte des appels à projets, les organismes de financement nationaux recommandent fortement que les propositions soient déposées en langue anglaise pour faciliter une expertise internationale dans une illustration saillante de l'équation « anglais = international = excellence ». En attestent tel projet soumis à l'Agence nationale de la recherche (ANR<sup>3</sup>) sur la littérature argentine, telle candidature à l'Institut universitaire de France (IUF<sup>4</sup>) en littérature française, telle lettre de recommandation par un spécialiste international pourtant

3. L'Agence nationale de recherche est un organisme qui finance la recherche publique et la recherche partenariale en France, sur appel à projets.
4. L'Institut universitaire de France a pour mission de favoriser la recherche de haut niveau en France. Les membres bénéficient d'une décharge

francophone : tous traduits en anglais pour répondre aux exigences de procédures tournées vers une conception anglophone de l'international. Ces cas où une autre *lingua franca* aurait pu s'imposer illustrent la nature figée des trois termes de l'équation. L'anglais est ainsi fermement positionné au cœur des processus de financement et de diffusion de la recherche en France. Du reste, cette situation produit un cercle vicieux pour les chercheurs et chercheuses en début de carrière qui se trouvent dans les institutions les moins bien dotées. La question peut même se poser pour certain·e·s de payer personnellement les frais de traduction. En fonction des appuis institutionnels et des moyens locaux, il peut s'agir de la seule stratégie envisageable pour financer leur recherche, la publier en anglais pour attester de leur « excellence » et ainsi accéder plus facilement à des financements à l'avenir. Cette évolution inquiétante montre combien la traduction en SHS est une composante clé d'un système dont il convient d'interroger les tenants et les aboutissants.

## 2. Des différences épistémologiques aux différences linguistiques : défis et solutions

Dans ce cadre, les défis posés par la traduction découlent tous d'un premier impératif pour les professionnel·le·s qui s'en chargent : répondre aux besoins de leur clientèle. Comme Karen Bennett l'indique, les traductrices universitaires professionnelles doivent avant tout permettre aux chercheurs et chercheuses de réaliser des objectifs bien concrets (Bennett 2013 : 94), qu'il s'agisse de publier un article, d'obtenir un contrat pour un livre ou de décrocher un financement.

---

d'enseignement et d'une dotation budgétaire pour la durée de leur nomination (cinq ans).



Au sein des *Translation Studies*, la *skopostheorie* de Hans Vermeer offre un cadre critique fécond pour la conceptualisation des objectifs et des acteurs en présence. Selon cette théorie de ce que Christiane Nord appelle en anglais *purposeful translation* (la « traduction intentionnelle ciblée »), il s'agit de traduire de manière à permettre à un texte de fonctionner de la manière voulue dans la situation précise dans laquelle il est voué à être utilisé (voir notamment Nord 1997 : 29).

La prémisse est d'une simplicité trompeuse mais, à la fin des années 1970, placer ainsi l'accent sur la fonction du texte cible était une rupture assez radicale avec les approches focalisées sur l'équivalence et l'analyse du texte source. La notion de *skopos* (que l'on peut traduire en français par « but », « finalité » ou encore « mission ») présente certaines limites, sur lesquelles je reviendrai, mais elle convient particulièrement bien aux exigences des traductions impulsées par le marché (Bennett 2008 : 268) que produisent les traductrices universitaires. Et c'est cette contrainte, associée à la position de force des revues anglophones du « centre », qui conditionne les stratégies de traduction qui s'offrent à nous.

## 2.1. De l'épistémologie à la langue

La littérature portant sur la publication de la recherche en langue anglaise par des personnes dont ce n'est pas la langue maternelle est unanime : les *gatekeepers* (ou « gardiens ») des revues prestigieuses sont souvent peu ouverts à la différence culturelle telle qu'elle s'exprime dans le langage et dans les conventions d'écriture. Selon Karen Bennett, on trouve, dans le cadre scientifique, un mythe perdurant qui voudrait que le langage reflète la réalité sans effets rhétoriques ou médiation. Tant et si bien que beaucoup d'anglophones n'ont pas conscience du fait que d'autres cultures peuvent « encoder » la connaissance différemment. Ainsi, toute déviation de la norme peut être comprise comme une

preuve d'incompétence linguistique, voire scientifique, de la part de l'auteur-riche (Bennett 2013 : 94).

En effet, dans des domaines où les chercheurs et chercheuses anglophones peuvent parfaitement être monolingues, les différents modes d'écriture sont souvent mal connus. Or, les cultures « encodent » bel et bien la connaissance de manière différente, tout comme les normes varient d'un contexte national à un autre. Le livre de Suresh Canagarajah, écrit du point de vue sri lankais, en offre un exemple extrême mais ses observations restent pertinentes dans d'autres cadres, y compris pour des cultures aussi proches en apparence que celles de la France et du Royaume-Uni.

Ainsi, traduire le savoir de manière à réussir l'épreuve de l'évaluation par les revues nécessite une forme particulière de médiation. Karen Bennett explique que, dans le cas de la traduction portugais-anglais, cette opération implique la gestion d'effets linguistiques reflétant différentes traditions épistémologiques. Selon elle, l'histoire de la rhétorique a très bien mis en évidence la rupture qui a vu l'Angleterre post-élisabéthaine privilégier un certain style rhétorique (le *Attic* ou *Plain style*) par opposition aux cultures catholiques qui ont continué à cultiver les styles plus cicéroniens valorisant l'éloquence. De cette rupture découle un ensemble de différences qui perdurent et font que la prose universitaire portugaise ne s'aligne guère avec le cadre normatif imposé par l'English Academic Discourse ou EAD (Bennett 2008 : 43-44).

Ces observations font écho à mes propres expériences de traduction du français vers l'anglais. En effet, les aspects du discours universitaire portugais qui posent problème en vue d'une traduction en EAD (Bennett 2008 : 191ff), se retrouvent dans le cas français : un style plus « alambiqué », des phrases plus longues, la prédominance de subordonnées et de juxtapositions, le report de l'idée centrale en fin de phrase – voire de paragraphe – pour créer un effet rhétorique, l'emploi de l'ellipse, de questions rhétoriques ou d'un langage davantage poétique, la valorisation de



la complexité stylistique et de l'effet esthétique, un appel accru au discours théorique même dans le cadre de recherches empiriques, etc. J'ajouterais, par ailleurs, la tendance à l'écriture « structurale » par rapport à l'écriture « narrative » en anglais (raison invoquée par un éditeur britannique pour expliquer sa réticence à publier des traductions d'ouvrages en SHS françaises, selon l'étude de Gisèle Sapiro, citée dans Campos 2014).

Il s'agit de caractéristiques inhérentes aux deux langues de manière plus générale mais qui sont exacerbées dans le registre soutenu des textes en SHS où elles font partie intégrante de la manière d'aborder l'objet de recherche et de construire l'argument. Pourtant si l'on souhaite voir l'article passer l'épreuve du *peer review*, en accord avec le *skopos* défini, il faut en atténuer les effets par un ensemble d'opérations d'adaptation. Réorganiser des éléments au sein des phrases afin de suivre un développement plus chronologique, mettre d'emblée l'idée principale en avant, scinder les phrases longues en plusieurs phrases plus courtes, remplacer la juxtaposition par la conjonction, limiter les questions rhétoriques et les ellipses, employer une imagerie plus terre à terre, élucider les références implicites à la pensée française, trouver des manières plus « narratives » d'annoncer le plan ou de décrire la construction de l'objet de la recherche... Autant de stratégies qui permettent de limiter les retours de cet ordre : « *use fewer words to make your point* », « *spend less time telling us what you are going to do and what you have done, and more time doing it* », ou encore « *remove the excess jargon and obscure theoretical references* ». Dans chaque cas, il s'agit de commentaires portant sur des textes qui avaient été publiés tels quels dans des revues françaises de renom<sup>5</sup>.

---

5. Citations tirées de rapports d'expertise reçus par des commanditaires m'ayant demandé de réviser un texte.

## 2.2. *Domestication* ou *foreignization* ?

Si le *skopos* est de faire publier un texte par une revue ou un éditeur dans un pays anglophone, il est souvent nécessaire d'aligner la traduction avec les normes de l'anglais universitaire standardisé, quitte à devoir gommer certaines spécificités nationales (la mesure dans laquelle une référence théorique est « obscure » ou un terme « jargonnel » dépend en partie de la culture de recherche en question). Or, les travaux pionniers de Lawrence Venuti sur la question de « l'invisibilité » du traducteur ou de la traductrice ont montré que ce choix n'est pas sans portée politique. En agissant ainsi, ne nous rendons-nous pas complices de la violence culturelle de l'hégémonie linguistique (voir, en particulier, Venuti 1994 : 17) ? L'auteur insiste sur l'aspect symptomatique de cette invisibilité, reflet d'une certaine complaisance anglo-américaine dans la relation avec tout ce qui est culturellement « autre ». Il prône des traductions qui résistent à cette violence symbolique par la mise en œuvre d'une stratégie qu'il nomme la *foreignization* ou « l'étrangéisation » (que l'on peut rapprocher du « dépaysement » ou de la « traduction sourcière » en traductologie française) : autrement dit, une approche qui tend à rester au plus près du texte source, de manière à faire apparaître toute son « étrangeté » dans la langue cible, à ne pas masquer ou invisibiliser la traduction, mais bien au contraire à la faire ressortir. L'auteur se situe ici dans la lignée des travaux d'Antoine Berman (1985), qui avait insisté bien avant sur la manière dont la « naturalisation » dans la traduction tendait à effacer ce qu'il appelait « l'épreuve de l'étranger ».

Pourtant, hormis quelques cas bien spécifiques, aucune traductrice ne pourrait se permettre de proposer des traductions « étrangéisantes » en SHS en espérant permettre aux commanditaires de réaliser un objectif de publication. Une certaine souplesse peut, certes, s'appliquer dans des situations particulières, telles que la retraduction d'un travail désormais considéré comme





classique, un texte écrit à la demande de l'éditeur par un·e auteur·rice bénéficiant déjà d'une forte renommée à l'international, une étude de cas sur le contexte français valorisé précisément pour son côté « étranger », ou encore une publication dans un champ traditionnellement associé à la France (sur ce point, voir Sapiro 2014 : 9). Mais dans la majorité des cas, cette indulgence n'est pas envisageable. L'article ne passerait tout simplement pas le test du *peer review*. Ainsi, la plupart du temps, une certaine mesure de *domestication* est nécessaire et de préférence en amont de la première expertise.

La traductrice universitaire doit ainsi trouver le juste équilibre entre ces deux approches afin de permettre à ses textes de remplir leur double *skopos* : être publiés et diffuser une pensée originale. Une solution possible consiste à varier les stratégies en fonction des passages. L'emploi ciblé d'expressions fortement idiomatiques dans des sections plus « narratives » (par exemple des extraits de carnet de terrain dans un article ethnographique) peut permettre de remporter l'adhésion des *peer reviewers*. En effet, en maniant avec adresse des expressions qui indexent clairement une compétence linguistique qui ne peut être que « native », il est possible d'établir une confiance dans les capacités linguistiques de l'auteur·rice. Dès lors, le texte étant perçu comme ayant été rédigé par une personne native, des éléments plus « étonnants » seront davantage compris comme des choix que comme des signes d'incompétence. Cela peut permettre une stratégie davantage « étrangéissante » lors d'autres passages du texte, conservant une organisation de la pensée plus « française » ou un vocabulaire théorique précis sans que cela ne soit d'emblée imputé à un problème de maîtrise de la langue ou des conventions d'écriture.

### 3. Les limites du *skopos* : destinataires multiples, invisibilités complexes et objectifs protéiformes

Enfin, outre la gestion des différences linguistiques et épistémologiques, d'autres défis, liés à la spécificité du contexte de la traduction en SHS, viennent compliquer la tâche de la traductrice, et mettent en lumière certaines limites de la notion de *skopos*. Jusqu'alors, je me suis focalisée sur les difficultés posées par les processus d'évaluation, mais le texte traduit doit également satisfaire plusieurs autres destinataires dont les exigences peuvent être contradictoires.

#### 3.1. Satisfaire plusieurs destinataires à la fois

Lorsqu'il s'agit de déterminer le *skopos*, Christiane Nord (1997 : 12) explique que l'un des éléments les plus importants à prendre en compte est le public cible, conditionné par sa propre culture et doté d'un ensemble de connaissances, attentes et besoins communicatifs. Si l'on prend comme destinataires les *peer reviewers* dont dépend la réalisation de l'objectif final, alors les stratégies les plus « domestiquantes » s'imposent. Or, d'autres destinataires et publics sont également concernés, à commencer par les auteur·rice·s.

En effet, dans ma pratique, étant donné que je travaille plus souvent pour des individus que pour des revues, mes commanditaires (et la clientèle à satisfaire) sont les premier·ère·s destinataires de la traduction. Ils et elles ont besoin de reconnaître leur texte et leur pensée dans leur itération anglaise. Venant d'une tradition qui valorise la complexité stylistique, ces auteur·rice·s ont souvent longuement travaillé leur prose et peuvent se montrer réticent·e·s à la voir trop amputée de ses effets de style. De même, le réagencement nécessaire des phrases peut sembler dénaturer



la composition logique de leur pensée. Quant à la réorganisation de cette pensée de manière plus générale, elle présuppose une disponibilité pour effectuer de nombreux allers-retours avec la traductrice, ce qui, pour des chercheurs et chercheuses soumis-es à une pression croissante de tous bords, est souvent matériellement impossible.

Par ailleurs, il faut également songer à un troisième acteur, trop souvent oublié dans le processus, à savoir le lectorat final du texte. Si l'on considère que le *translation brief* – ou « cahier des charges » définissant le *skopos* dans le modèle de Hans Vermeer – est de produire un texte à vocation internationale ciblant un lectorat n'ayant pas nécessairement une compétence native en anglais, la stratégie la mieux adaptée pourrait être de privilégier une expression claire plutôt qu'une formulation sophistiquée, d'éviter les tournures idiomatiques et culturellement ancrées au profit d'une limpidité de pensée ouverte au plus grand nombre. Mais comme nous l'avons vu, une prose simpliste peut frustrer l'auteur-riche ou impliquer de renoncer à une stratégie utile pour remporter l'assentiment des *reviewers*.

L'importance potentielle du langage idiomatique est attestée en creux par les réactions souvent négatives en son absence. Dans un cas, un-e *reviewer*, par exemple, a tout simplement refusé de lire un texte, constatant : « *There's nothing grammatically wrong with the language in this article per se, but it seems strange and the piece is therefore not sufficiently polished to be considered for publication.* » D'où viennent ces tournures mal reçues ? Il s'agit parfois de passages théoriques faisant appel à des concepts moins connus outre-Manche ou outre-Atlantique, mais il peut s'agir aussi de modifications apportées en dernière instance par l'auteur-riche, ce qui nous amène à une deuxième contrainte inhérente à la traduction dans ce domaine.

### 3.2. Les complexités d'une invisibilité particulière

Si les auteur-riche-s modifient les textes avant de les soumettre, sans revenir aux traductrices, c'est en partie lié à une certaine invisibilité de ces dernières, souvent réduites au statut de prestataires de service et rarement considérées comme des autrices à part entière malgré le fait que, en droit français, la traductrice a des droits moraux inaliénables sur son texte. Il s'agit ici d'un contraste saillant avec la traduction littéraire où ce statut est davantage reconnu (en grande partie grâce aux efforts de l'[ATLF](#)). Or, en SHS, la traduction est plus souvent considérée comme un produit qui a été acheté et qui appartient désormais à l'acquéreur. Par ailleurs, cette situation est exacerbée par le fait que, comme le remarque L. Venuti, les conceptions individualistes de l'autorité font que la traduction est perçue comme un acte dérivé par définition (1994 : 7). Je suis relativement rarement citée dans les travaux que je traduis. Parfois, les auteur-riche-s n'y ont pas pensé ; parfois il s'agit d'une stratégie de carrière, en lien avec l'équation anglais = international = excellence ; parfois c'est un choix institutionnel – en effet, certains projets bilingues (revues ou plateformes) ne mentionnent jamais l'équipe de traduction. Au niveau individuel, pourtant, ce choix ne peut être simplement imputé à un manque de considération pour la valeur de la traduction : il s'agit parfois d'une stratégie pour permettre au texte de passer pour un texte originellement anglophone auprès de certaines revues. Signaler la traduction reviendrait à pointer « l'étrangeté » du texte.

Dès lors que la traduction n'est pas signée ou signalée, elle fonctionne comme ce que Juliane House appelle une *covert translation* : une traduction qui a le statut d'un texte original dans la culture cible et ne comporte aucun marqueur pragmatique du processus de traduction. Selon Juliane House, de telles traductions nécessitent l'emploi de ce qu'elle qualifie de « filtre culturel » tenant compte des attentes différenciées de la culture cible (House 2013 :



284). Cette situation n'est pas sans engendrer ses propres défis : elle empêche, par exemple, toute note de traduction ou toute glose, nécessitant d'autres approches plus interventionnistes pour adapter le texte au nouveau public.

De manière générale, quelle que soit la raison motivant l'absence d'attribution de la traduction, cette situation induit également un rapport spécifique au texte : signer une traduction, c'est en endosser la responsabilité ; lorsque la traductrice est nommée, l'auteur·rice peut, à son tour, prendre une certaine distance de cette nouvelle itération de son travail et en accepter plus facilement les éventuelles différences. En revanche, dans la situation inverse, et notamment lorsque le manuscrit a été rédigé uniquement pour être traduit et n'aura jamais d'existence à part entière dans sa version originale, les auteur·rice·s restent souvent davantage attaché·e·s à la forme et, paradoxalement, précisément lorsqu'il faudrait le plus d'adaptation, l'on se retrouve face à une plus grande résistance.

Enfin, les réalités économiques sont également – et peut-être avant tout – en cause ici. Les auteur·rice·s ne disposent pas nécessairement d'un financement supplémentaire pour faire à nouveau appel à un service professionnel lorsqu'il s'agit de reprendre leur travail au retour des expertises. Par ailleurs, les délais sont souvent courts : il se peut que la personne qui ait traduit le texte initial ne soit pas disponible pour effectuer lesdites reprises. Il n'est pas rare qu'un article repris plusieurs fois, parfois pour différentes revues et ce sur plusieurs années, ait été traduit à quatre, voire à six mains. Comment citer l'ensemble des personnes impliquées et leur donner un droit de regard à chaque étape ? Pour ma part, une des raisons pour lesquelles je n'impose pas une attribution systématique pour mes traductions est que je ne souhaite pas signer un texte sans en avoir relu les dernières épreuves et qu'il m'est matériellement impossible de suivre l'ensemble du processus éditorial pour chacun des vingt à trente articles traités chaque année en parallèle de bien d'autres travaux. Il s'agit d'une

des contraintes de la lenteur de la publication universitaire, mais aussi des réalités du travail en indépendant.

### 3.3. Traduire un seul texte à plusieurs fins

Enfin, une dernière particularité des textes que l'on traduit dans ce contexte vient également circonscrire le degré auquel les termes de la *skopos* peuvent s'appliquer à notre pratique : l'idée que chaque traduction n'a qu'une seule finalité et que la personne qui l'entreprend connaît d'emblée tous les usages qui en seront faits. Dans le cadre de la traduction universitaire, rien n'est moins vrai. Il s'agit à la fois d'un défi supplémentaire et d'une raison qui rend difficile l'attribution systématique d'un texte à sa traductrice. La traduction de projets de recherche pour les demandes de financement illustre particulièrement bien ces enjeux.

Un dossier traduit en anglais pour soumission à l'ANR se destine en premier lieu aux expert·e·s qui vont en évaluer le contenu. Nonobstant l'idée qui justifie d'exiger ces dossiers en anglais (à savoir la possibilité de les faire évaluer par des spécialistes à l'international), beaucoup seront, en fait, lus par des francophones avec une maîtrise plus ou moins poussée de l'anglais. Il est donc important d'employer un style qui leur sera facilement compréhensible. Il est également primordial de maintenir tous les termes qui peuvent indexer « l'excellence » dans le contexte français d'une manière qui soit immédiatement lisible par ce lectorat, quitte à ce qu'ils ne soient pas forcément limpides pour les éventuel·le·s spécialistes étranger·ère·s. Proposer une glose ou une traduction après l'original pour également tenir compte de ces dernier·ère·s, est rarement possible car les dossiers sont calibrés à la phrase près pour ne pas dépasser la longueur autorisée.

Par ailleurs, dans un contexte où les budgets ne sont pas extensibles à souhait, de nombreux éléments dans un dossier de cet ordre seront potentiellement recyclés. Si le projet voit le



jour, toute description d'un colloque prévu pourra être repris dans l'appel à communications comme dans la diffusion du programme. Un CV ou un descriptif de laboratoire de recherche peut servir pour candidater à un poste à l'étranger. Et une section dressant l'état de l'art dans un domaine précis pourra se retrouver par la suite dans un article destiné à la publication... Il s'agit donc d'identifier ces éventuelles utilisations ultérieures et d'adapter les stratégies de traduction en conséquence : songer aux capacités linguistiques de tous les lectorats possibles en faisant des choix de vocabulaire et de syntaxe ; de réserver le langage idiomatique avant tout aux parties susceptibles de faire l'objet d'une diffusion plus large ; et, le cas échéant, de baliser la traduction de commentaires destinés aux client·e·s afin de leur signaler les termes traduits d'une manière particulière pour satisfaire un lectorat français ou afin de reprendre *verbatim* les termes clés, parfois étonnants, employés dans les consignes en langue anglaise fournies par les agences de recherche en question.

La reprise de certains éléments – comme l'état de l'art ou la définition de problématiques clés – dans des publications ultérieures fait partie des raisons pour lesquelles un texte publié n'a pas nécessairement une seule traductrice. Au gré des dossiers, des rapports et d'autres documents encore, les auteur·rice·s se constituent une réserve d'éléments en anglais qui peuvent alimenter leurs travaux ultérieurs. Parfois c'est grâce à l'existence de ces bribes textuelles déjà traduites qu'un·e auteur·rice va disposer des moyens nécessaires pour faire traduire un article dont la facture sera réduite d'autant... On ne peut ignorer ces réalités prosaïques qui déterminent, elles aussi, la production de traductions et la manière de se positionner sur la question de l'autorité.

## En guise de conclusion : quels risques et quels apports ?

La recherche contemporaine, aussi bien en *Translation Studies* qu'en sociologie, a démontré que l'acte de traduction comportait des enjeux politiques et éthiques forts. De même, le poststructuralisme, entre autres courants critiques, a souligné la place centrale occupée par le langage dans la manière dont on aborde la réflexion intellectuelle et la production du savoir. Pour Karen Bennett, si l'on admet que les langues encodent l'idéologie dans leur structure même, alors la diffusion massive de l'anglais universitaire revient à une forme de colonisation culturelle qui impose de « nouvelles structures cognitives » et elle en conclut que la traduction universitaire peut s'avérer une forme d'« épistémicide » (Bennett 2012 : 268).

En effet, les points de résistance récurrents rencontrés en traduisant les SHS vers l'anglais indiquent l'existence d'une spécificité française dans la manière de construire un objet de recherche, de mener une enquête, d'en livrer les conclusions. Le risque d'épistémicide est une question que l'on ne peut pas simplement écarter en faisant valoir l'envie sincère de beaucoup des chercheurs et chercheuses de rentrer dans un débat international, ou bien le fait que la réflexion intellectuelle a toujours eu sa *lingua franca*. Si cette entreprise passe par la destruction progressive d'une manière spécifique de faire de la recherche, le prix à payer n'est-il pas trop grand ? S'agit-il encore de dialogue et d'échange si, pour participer à la conversation, il faut se transformer en simple miroir de l'autre ? Par ses codes et ses attentes, l'English Academic Discourse identifié par Karen Bennett (2008 : 70-103) impose aussi une certaine manière de penser et, par sa prédominance à l'international, est en passe de devenir ce qu'on pourrait plutôt appeler un Global Academic Discourse. On y trouve, entre autres, une expression linguistique privilégiant la clarté et l'objectivité, mais au risque



de perdre certaines nuances permises par des phrases plus longues ou des propositions subordonnées, ainsi qu'une forte codification de l'agencement des sections d'un article (selon les disciplines), qui tend à imposer une conception univoque de la logique gouvernant la construction des idées. Les effets de cette homogénéisation croissante de la présentation de la recherche s'étendent également au bagage critique. De nombreux articles qui cherchent à « passer » pour anglophones et à s'aligner avec la recherche anglo-américaine proposent des bibliographies épurées de références françaises. C'est aussi cette diversité qui risque d'être perdue dans un contexte où les *covert translations* prolifèrent. Par ailleurs, il s'agit également d'un des effets pernicioeux du processus anglo-centré de *peer review* où les expert·e·s suggèrent très souvent de remplacer les références qu'ils et elles ne connaissent pas, françaises en l'occurrence, par d'autres qui leur paraissent plus pertinentes, anglophones en toute logique.

Pourtant le tableau n'est pas si noir. Nous pouvons aussi lutter contre certaines de ces dérives, ne serait-ce qu'en réduisant le nombre de *covert translations*. En sensibilisant davantage les chercheurs et chercheuses au statut d'« autrice » des traductrices, on peut imaginer que les traductions seraient davantage fléchées comme telles. Cela permettrait non seulement de préserver davantage certaines spécificités de la recherche française (par exemple dans la bibliographie) mais également d'exploiter toutes les richesses de sa traduction.

En effet, le regard critique posé ici sur la traduction des SHS françaises ne doit pas en occulter les apports : en premier lieu, celui de donner une plus grande visibilité à cette recherche. C'est un fait incontestable qui se double, par ailleurs, d'une autre retombée. Comme nous l'avons vu, avec la réputation vient la liberté, et préserver une place pour la recherche française à l'international, asseoir la réputation de celles et ceux qui la produisent, peut ouvrir la voie à davantage de recherche française publiée, grâce à la

renommée de ses auteur·rice·s. Plus encore, si ces dernier·ère·s sont sollicité·e·s pour évaluer des articles pour des revues du « centre », celles-ci feront peut-être ainsi preuve d'une plus grande ouverture à la recherche française... Un deuxième apport se trouve dans le fait que *traduire* la recherche est précisément ce qui lui permet d'être effectuée en français, « à la française », tout en composant avec les réalités du contexte politique et linguistique actuel et en répondant à ses exigences. Enfin, Gisèle Sapiro identifie ce que l'on pourrait voir comme un troisième apport, qui n'est pas des moindres :

Sur le plan épistémologique [...] on peut faire valoir que la traduction constitue un enrichissement parce qu'elle favorise la réflexivité et conduit à dénaturiser les catégories de la pensée, parfois issues du sens commun – elle constitue ainsi un garde-fou contre la standardisation de la pensée. (Sapiro 2004 : 5).

Pour contrer les risques potentiels de la publication croissante en anglais, il faut non seulement que les chercheurs et chercheuses continuent à écrire en français, mais également que les personnes qui les traduisent se penchent davantage sur le processus de traduction lui-même, pour faire ressortir les spécificités aussi bien de ce type de traduction que des SHS françaises plus généralement. Il convient, pour cela, d'investir les espaces possibles – la rubrique « Traduire » de *Biens symboliques/Symbolic Goods* étant un exemple privilégié – puis d'en ouvrir d'autres<sup>6</sup>. Car la traduction,

6. Il existe bien sûr des obstacles à cette démarche. Pour les traductrices professionnelles, cette réflexivité s'apparenterait à une activité non rémunérée à laquelle il n'est possible de se consacrer que pendant des « congés », ce qui limite nos contributions critiques. Par ailleurs, il est difficile, voire impossible, de livrer à l'écrit certaines discussions autour des textes de nos client·e·s, surtout ceux que l'on n'a pas signés. À titre d'exemple, lorsque





y compris vers l'anglais, peut être une grande richesse aussi bien pour la culture source que pour la culture cible, à condition de prendre la mesure des enjeux qui la traversent.

Lucy Garnier  
Traductrice professionnelle

## Références bibliographiques

BENNETT Karen (2008). *English Academic Discourse : Its Hegemonic Status and Implications for Translation*. Thèse de doctorat en traductologie et études culturelles. Lisbonne, Université de Lisbonne.

BENNETT Karen (2012). « Footprints in the Text : Assessing the Impact of Translation Upon Portuguese Historiographic Discourse ». *Anglo-Saxónica*, 3(3) : 265-290.

BENNETT Karen (2013). « The Translator as Cultural Mediator in Research Publication ». In MATARESE Valerie (dir.). *Supporting Research Writing : Roles and Challenges in Multilingual Settings*. Cambridge, Woodhead Publishing : 93-106.

BENNETT Karen (dir.) (2014). *The Semiperiphery of Academic Writing : Discourses, Communities and Practices*. Basingstoke, Palgrave Macmillan.

BERMAN Antoine (1985). « La traduction comme épreuve de l'étranger ». *Texte*, 4 : 67-81.

CAMPOS Lucie (2014). « [Géopolitique de la traduction. Entretien avec Gisèle Sapiro](#) ». *La Vie des idées*. [Consulté le 20 juin 2020.]

CANAGARAJAH Suresh (2002). *A Geopolitics of Academic Writing*. Pittsburgh, University of Pittsburgh Press.

GINGRAS Yves & MOSBAH-NATANSON Sébastien (2010). « Les sciences sociales françaises entre ancrage local et visibilité internationale ». *European Journal of Sociology/Archives européennes de sociologie*, 51(2) : 305-321.

HEILBRON Johan & SAPIRO Gisèle (2002). « La traduction littéraire, un objet sociologique ». *Actes de la recherche en sciences sociales*, 144 : 3-5.

HOUSE Juliane (2013). « English as a Lingua Franca and Translation ». *The Interpreter and Translator Trainer*, 7(2) : 279-298.

LILLIS Theresa & CURRY Mary Jane (2013). *Academic Writing in Global Context : The Politics and Practices of Publishing in English*. Londres, Routledge.

NORD Christiane (1997). *Translation as a Purposeful Activity. Functionalist Approaches Explained*. Manchester, St. Jerome Publishing.

SAPIRO Gisèle (dir.) (2014). *Sciences humaines en traduction. Les livres français aux États-Unis, au Royaume-Uni et en Argentine*. Paris, Cesspl/ Institut français.

SAYER Derek (2014). *Rank Hypocrisies : The Insult of the REF*. Londres, Sage.

VENUTI Lawrence (1994). *The Translator's Invisibility : A History of Translation*. Londres, Routledge.

---

j'ai présenté une version orale d'une partie de ces réflexions dans le cadre du séminaire du [Centre for Translating Cultures de l'université d'Exeter](#), mon propos était axé autour de nombreux exemples que je n'ai pas pu reproduire dans ces pages.